Bureau météorologique.

Washington, 2 janvier — Indications pour la Louisiane—Temps beau, à l'exception d'ondées sur le Golfe; plus chaud; vents légers du sud-est.

L'EXPOSITION AGRICOLE AUX Tuileries en 1900.

La question des emplacements qui seront réservés à l'exposition agricole en 1900 continue à préoccuper à Paris très vivement le monde des agriculteurs.

Malgré l'opposition qu'a rencontrée, tant auprès des pouvoirs publics que dans la presse, le projet de la Société nationale d'encouragement à l'agriculture de placer cette exposition au jardin des Tuileries, les délégués de de cette société qui, déjà, à ce sujet, étaient allés—sans succès d'ailleurs—pressentir MM Paul Delombre et Viger, vont poursuivre leurs démarches, ne se tenant pas pour battus. C'est ainsi que, prochainement, ils doivent se rendre auprès du commissaire général, M. Alfred Picard, qu'à son tour ils solliciteront de transformer pour 1900 les Tuileries en une annexe de l'Exposition qui serait spécialement réservée à la section agricole.

Nous avons cru intéressant, dit le *Temps*, de recueillir, sur ce projet, l'avis de personnes qui, par leur compétence spéciale, ou leur goût éclairé pour les beautés de Paris, étaient qualifiées, entre toutes, pour nous répondre.

Chez M. Léon Cléry.

C'est d'abord Me Léon Cléry, l'éminent avocat, qui, en sa qualité de "Parisien de Paris", nous formule en ces termes son opinion:

Est-ce bien à un Parisien, à un vrai Parisien, à un Parisien de Paris, que vous posez la question que vous m'adressez?

Comment!.... une exposition agricole et horticole en pleines Tuileries?

C'est à dire des baraques en planches avec des charpentes en fer, à moins que ce ne soit des murs en briques.... des toiles peintes avec des bariolages à l'extérieur.... et à l'intérieur des charrues, des semeuses, des blutoirs, des herses, des.... des .... enfin tout ce qui constitue le matériel peu artistique de ces sortes d'exhibitions!....

Et ce n'est pas tout. Je vous passerais, à la rigueur les légumes, les fleurs et les arbres verts. Mais les bœufs, mais les vaches et les veaux, mais les moutons, mais les cochons, mais les volailles.

Et, ne sait-on pas qu'une pareille exposition demande du temps pour se préparer et s'installer? C'est-à-dire que pendant six mois avant l'ouverture le sol du malheureux jardin serait creusé, fouillé, que la pluie ferait de la boue; que les charrettes et les terrassiers feraient des ornières, des marais, des lacs? Que pendant qu'on y serait on ne respecterait ni les massifs, ni les corbeilles, ni même les arbres s'ils gênaient messieurs de l'agriculture!

Je sais bien qu'on vous dira le contraire.... avant.... Mais le bon billet que vous aurez là! Vous verrez quand ils y seront! "Place aux veaux! Chapeau bas devant les cochons! C'est l'agriculture qui passe!...." Et, nous autres, pauvres Parisiens, privés du jardin des Tuileries qui est une des plus charmantes parures de notre ville, nous aurons pour consolation de le voir transformé en une sorte de colonie agricole comme il s'en tient tous les ans dans les provinces .... d'où ils ne devraient pas sortir, car ils n'y abîment rien!

Donc voici pour *avant*. *Pendant* ce sera encore pire. Nous voici expropriés du jardin par ces messieurs de l'agriculture. Alors, ce sont les voitures de fourrage qui circuleront sans cesse pour apporter la nourriture des "*Exposés*." C'est tout un monde de domestiques de ferme qui les nourrissent, qui les abreuvent, qui les trayent, ce sont les cris de ces pauvres bêtes qui rappelleront l'université de la satire Ménippée "où l'on entendait tout le jour le doux rossignolement des ânes et des truies...." sans compter leur fumier qui nous embaumera.

Et cela dans le quartier le plus luxueux et le plus aimable de Paris!

Mais nous avons encore une dernière période à traverser.

Une fois l'Exposition finie il faudra désemcombrer le pauvre jardin.

Les voitures recommenceront à rouler pour emporter le matériel: les ornières, les marais recommenceront à se creuser dans les allées. En voilà encore pour deux mois, et comme ce sera dans l'arrière-saison vous verrez un peu dans quel état on nous rendra nos Tuileries!

Quant à ces messieurs de l'agriculture, ils se moquent un peu de tout cela.

Ils s'en iront chez eux avec des croix, des prix, des médailles, des diplômes; ils auront banqueté, harangué, exposé, negocié, défoncé, infecté et saccagé... mais ce n'est que Paris.... et vous savez le cas qu'ils font de Paris?

En deux mots, ce projet me fait horreur et j'aimerais mieux être condamné à manger, le restant de ma vie, du pain sans levain, dont je ferai venir le blé de Crimée, que de payer la bonne chère ce prix-là.

Chez M. François Coppée.

M. François Coppée, membre de l'Académie française, est également un "Parisien de Paris". Il n'est pas moins hostile au projet de la Société nationale d'encouragement à l'agriculture que M. Léon Cléry.

Vous m'apprenez qu'il est question de transformer, en 1900, sous prétexte d'exposition agricole, le jardin des Tuileries en foiral à bestiaux, et vous me demandez de protester—à quel titre? peut-être en qualité de vieux Parisien—contre ce dégoûtant projet.

Je veux bien—mais sans grand espoir; car, malgré l'indignation générale, on vient de massacrer l'esplanade des Invalides.

Il me semble pourtant que nos futurs hôtes ne viendront pas seulement visiter l'Exposition, mais aussi admirer les beautés de Paris, et que les Tuileries sont une de ses parures, un jardin illustre et magnifique.

Hélas! qu'importe aux Vandales administratifs! S'il y avait en 1900, des bêtes à cornes autour du Thésée de marbre tuant le minautaure, et des pourceaux devant le sanglier antique, j'en serais désolé, mais non pas surpris.

Chez M. Antonin Proust.

M. Anthonin Proust, ancien sous-secrétaire d'Etat aux beaux-arts proteste également, avec énergie, contre l'envahissement des Tuileries en 1900 par les agriculteurs:

Lorsqu'en 1884, nous dit-il, à titre de président de la commission de préparation de l'Exposition de 1889, j'ai proposé de placer l'entrée de l'exposition sur la place de la Concorde, après avoir entretenu mes collègues du merveilleux projet qu'avait conçu l'architecte Gabriel de tracer une avenue allant du parc Monceau au dôme de Mansard, et formant la croix avec l'avenue des Champs-Elysées, je ne songeais pas aux conceptions architecturales définitives à plusieurs fins que nous réservait l'Exposition de 1900, et dont les habitués du restaurant récemment édifié devant le jardin de l'Elysée jouirent à loisir. Je n'avais en vue que des constructions provisoires destinées à faire place à des plantations d'arbres qui se font de plus en plus rare dans notre Paris. Vous me demandez mon opinion sur la démarche faite par la Société d'encouragement à l'agriculture pour se loger aux Tuileries, en attendant qu'elle puisse disposer après l'Exposition des bâtiments des Champs-Elysées.

Peut-être eût-il été préférable de l'installer à Grenelle ou à Vincennes? Mais pourquoi ne pas remonter le cours des siècles en mettant à profit les progrès réalisés au cours de celui-ci. Les mémoires de l'époque ne nous disent-ils pas que "la royne Catherine de Médecis fut séduite par ce bel emplacement coloyant la rivière de Seine où il y avait quelques maisons dédiées à faire des "thuiles", mais aussi de beaux jardins ayant un bel aspect champêtre." En poursuivant dans cet ordre d'idées, la gare d'Orléans, qui va s'élever du quai d'Orsay, sera d'un grand secours pour les transports agricoles, et rien ne sera plus aisé que de trouver à proximité un terrain convenable pour y dresser un abattoir.

Petites Faiblesses De Grands Hommes Contemporains.

M. Gaston Méry a eu l'idée intéressante de poser à quelques contemporains notaires les questions suivantes:

Croyez-vous au merveilleux? Quelle idée vous en faites-vous? Connaissez-vous un fait merveilleux dont vous ayez été le témoin? Quelles sont vos petites superstitions?

Les premières réponses à ce petit questionnaire indirect paraissent aujourd'hui dans l'*Echo du Merveilleux*. Quelques-unes sont fort curieuses.

Madame Adam met une bonne grâce charmante à nous raconter son histoire de revenant (tout le monde a au moins son revenant) et ses petites faiblesses superstitieuses:

J'avais été élevée par ma grand'mère. Je l'adorais. Quoiqu'elle fût dangereusement malade, on me cachait sa maladie parce que je nourrissais ma fille et qu'on craignait pour moi un chagrin trop violent.

Un soir, à dix heures, une veilleuse seule éclairant ma chambre, déjà endormie, mais réveillée par les pleurs de ma fille, je vis ma grand'mère au pied de mon lit. Je m'écriai:

"Quelle joie, grand'mère, de te revoir!"

Elle ne me répondit pas et leva la main vers l'orbite de ses yeux.

Je vis deux grands trous vides.

Je me jetai à bas de mon lit et courus vers ma grand'mère; au moment ou j'allais la saisir dans mes bras, elle disparut.

Ma grand'mère était morte ce jour-là, même à huit heures du soir....

Mes petites superstitions sont des observations. Si je tombe, j'ai une difficulté ou un ennui grave à la *Nouvelle Revue*. Tout le monde en a eu la preuve dix fois autour de moi.

Le chiffre 7 a une énorme influence dans ma vie. Il est mêlé de certaine façon à toutes mes épreuves et à toutes mes joies.

Les glaces cassées sont pour moi des avertissements certains de mort ou d'accident très dangereux.

Un vol de pigeons blancs à ma droite prédit toujours un événement heureux.

J'ai prépit beaucoup de choses qui assaillaient mon esprit jusqu'à ce que je les ai dites et répétées.

MM. Jules Lemaître et Brunetière restent très boutonnés. Ils n'ont aucune petite superstition. Jules Lemaître! Est-ce bien sûr?

M. Brunetière s'en explique ainsi:

S'il m'est parfaitement désagréable, quand on me brise une glace, d'avoir à la remplacer, ou quand on renverse la poivrière sur la nappe, si je trouve cela malpropre, je vous laisse à juger si ce sont des superstitions.

M. Claretie, à la bonne heure:

....Oui, je connais plusieurs faits merveilleux qui sont pour moi des traditions de famille. Nous avions à Radevant, en Périgord, chez mon grand-père, un vieux fermier visionnaire, du nom de Montpezat, qui vint une nuit réveiller mon aïeul en lui disant:

—Mme Pélissier est morte! Elle vient de mourir.

Mme Pélissier était la sœur de mon grand-père, mariée à Paris, et en ce temps-là (au temps des diligences) il fallait quatre jours, je crois, pour qu'une lettre arrivât au fond du Périgord. Pas de télégraphe, naturellement.

Or, on apprit à Radevant que la nuit même où Monpezat se levait effaré après avoir vu Mme Pélissier lui apparaître, à l'heure exacte ma grand'mère mourait rue Monsieur-le-Prince.

Autre tradition—du côté de ma grand'mère maternelle. Un de mes grands-oncles était soldat, capitaine de la garde. Sa mère et ses frères habitaient Nantes. Imprimeur avant d'être officier, mon grand-oncle frappait à la vitre du rez-de-chaussée comme pour dire: "Me voici."

Un soir, toute la famille réunie, on frappe au carreau. Ma bisaïeule se lève joyeuse: "C'est lui! Il revient de l'armée!"

On court à la porte. Personne. Or, à cette heure même, huit heures, mon grand-oncle était tué par un chasseur tyrolien, à Wagram, par un des derniers coups de feu de la journée.

Chapitre des superstitions:

Le nombre 13 et le vendredi m'importent peu; le sel renversé m'est indifférent; mais je touche machinalement du bois—selon la croyance russe—quand je parle ou quand on me parle de la santé des êtres qui me sont chers.

A de certains moments, il m'arrive de me dire: Je vais interroger la première enseigne venue. Si la première lettre du mot épelé est un *O* ou un *N* la question que je m'adresse ou l'espoir que je caresse recevra une réponse affirmative. *Oui* ou *Non*.

Il m'arrive aussi de me dire: Telle pièce réussira si, en marchand j'arrive à ne pas mettre le pied sur une ligne d'entre les pavés ou une barre des grés du trottoir.

Mais tout cela est peut-être aussi une façon de tromper l'inquiétude et de passer le temps et l'expérience m'a conduit à formuler cet axiome: "Je n'ai plus foi dans la superstition".

Bien curieux est le cas de M. Paul Hervieu:

Je suis sujet à un cas de télépathie qui, m'a-t-on dit, se nomme celui du "précurseur similaire." Cela consiste à croire dans la rue que l'on aperçoit quelqu'un, reconnaître de plus près son erreur, et bientôt après rencontrer la personne prévue. Je sors d'une expérience en ce genre, un peu plus particulière peut-être; et dans le désir de me conformer à votre attente, je la relate avec ce qu'elle paraîtra contenir d'oiseux.

La semaine dernière j'ai cru voir s'approcher de moi, rue de l'Université, une vieille personne qui venait chez mes parents dans mon enfance, et que je n'ai certainement point rencontrée depuis douze ou quinze ans. Il y a deux ans, lors d'un très cruel deuil qui me frappait, j'en avais reçu une de ces lettres intempestives, où l'on dit des reproches secs pour l'omission d'un envoi de faire part.

J'en étais donc, l'autre jour, à délibérer si je m'excuserais rétrospectivement ou si je passerais outre, quand, à quelques pas, je constatais qu'une ressemblance m'avait trompé.

Mais, le surlendemain, j'ai appris par hasard que la personne, en face de qui j'avais cru me trouver l'avant-veille, était morte ce jour-là.

Pas de superstitions, sauf celle de s'arrêter d'écrire pendant que l'heure sonne.

La révélation de ces petits mystères de la psychologie des grans hommes, ou à peu près tels, relativement, formera sans nul doute un des plus curieux chapitres de documentation contemporaine.

Troubles en Hongrie.

Presse Associée

Budapest, Hongrie, 2 janvier — Des grévistes ont causé des troubles sérieux à Nagy-Komles, comté de Torontal, Hongrie.

La foule a désarmé les agents de police, qui ont difficilement échappé à la mort.

Les émeutiers ont ensuite tenté d'incendier la résidence du magistrat local.

Finalement, des renforts sont arrivés et les perturbateurs ont été dispersés.

AMUSEMENTS.

Théâtre de l'Opéra Français

Il y a eu, dimanche, à l'Opéra Français, deux fort jolies représentations, matin et soir, et deux salles mieux remplies que nous ne le croyions, eu égard à la journée du premier de l'an, qui se passe généralement en famille.

Mme Faber, qui remplaçait Mme Savine indisposée, a donné une excellente allure au personnage de Carmen, qu'évidemment elle ne jouait pas pour la première fois.

M. Gauthier a fait un superbe Jose, non pas seulement au point de vue de la voix — il en a plus qu'il ne lui en faut pour chanter le rôle — mais au point de vue dramatique. Les autres rôles ont été tenus avec la sûreté, la correction que l'on trouve avec tant de plaisir dans les représentations de la rue Bourbon.

Le soir, la Fille de Mme Angot a eu son succès ordinaire, avec MM. Richard et Désiré et Mmes Pouget et Frémeau.

C'est une année qui commence bien, en dépit des perfidies du temps qui occasionnent tant d'accidents aux chanteurs.

Ce soir, Robert le Diable, avec toutes les grandes voix et tous les meilleurs talents de la troupe: MM. Gauthier (Robert), Bouxman (Bertram), Mme Fiérens (Alice), Mme Bergès (la princesse) et M. Richard (Raimbaud).

Impossible de rêver une plus heureuse distribution. Pas un rôle qui ne doive être parfaitement tenu. C'est, d'avance, la conviction du public. Aussi nous espérons voir une salle comble, ce soir, rue Bourbon.

ALMONT ET DUMONT.

Académie de Musique.

VAUDEVILLE.

Une nouvelle institution est établie à la Nouvelle-Orléans: le vaudeville, comme on dit ici; le casino ou café-concert, comme on dit en France, où ce genre de spectacle a été créé.

Il ne faut pas plaisanter sur le Café-Concert. Il a produit des sujets de premier ordre, l'incomparable Thérésa et l'inimitable Yvette Guilbert, que nous avons entendue ici, et bien d'autres, aussi fameuses.

Ici, le vaudeville en est à sa seconde semaine, et il a glorieusement conquis ses droits de bourgeoisie. Il y a eu deux représentations, dimanche, en matinée et le soir. Nous y avons entendu Flo Irwin, et à côté d'elle, Walter Hawley; ils se sont fait, tous les deux, bruyamment applaudir.

Leur scène intitulée "The Game Is Con" a produit tout l'effet qu'on en attendait. Elle a été bissée; c'est une scène très amusante qui restera longtemps sur l'affiche.

Grand succès également pour la joli scène "The Vaudeville Craze" qui a été couverte d'applaudissements. Lydia Barry et Geo Felix, doivent être enchantés de l'accueil qu'on leur a fait.

Autre grand succès, celui de Almont et Lizzie Dumont, deux habiles instrumentistes, deux véritables virtuoses que connaissent déjà et qu'applaudissent, tous les soirs, les habitués de l'ancienne Académie, dite le Vaudeville, aujourd'hui. Ils ne jouent que de la grande musique consacrée et l'exécutent magistralement.

Vient ensuite le professeur Félix de Marcé, dont les animaux savants font preuve de tant d'intelligence, surtout son singe, qui accomplit de véritables merveilles.

A tout cela, il faut ajouter les exécutions de Wilson et Alpin, deux excellents comédiens; celles de Casey et Billy Mason, dont les chants sont si amusants.

On voit que l'année débute bien pour le vaudeville, et pour l'Académie de Musique.

St-Charles.

Le St-Charles a commencé l'année par un drame populaire, "The Silver King," qui a, une fois de plus, enlevé tous les suffrages. Dans le rôle de Denver, le principal de la pièce, qui lui était confié, M. Mortimer Snow a fait preuve de grande valeur et déployé un talent dramatique qu'on ne lui connaissait pas: il était fortement soutenu par Miss Edna Hall, qui a montré énormement de chaleur et d'entrain dans son rôle de Nellie Denver, et par MM. Mackley, McCann, Crane et Mason.

On sait qu'il y a toujours au St-Charles une partie dite variétés ou vaudeville. Baby Lund s'y est facilement et souvent applaudir. Il est si populaire au St-Charles! on aime l'aplomb de cet enfant et on ne lui épargne pas les bravos.

Eckert et Anna Berg, le ténor et le soprano favoris du St-Charles, ont donné une scène d'opéra intitulée "Maître et élève"—Master and Pupil—qui a permis à M. Eckert de donner de très belles notes élevées. On sait qu'il est excellent musicien et qu'il touche du piano avec une rare habileté. Ses imitations de différents instruments ont été saluées par les bravos unanimes de l'assemblée.

Ce programme a été reproduit, hier soir, et le sera toute la semaine.

A la matinée d'hier, il y a eu une distribution de jouets, qui a fait le bonheur de bien des enfants.

Tulane.

"The Golden Horseshoe" ou—à la recherche d'un trésor—tel est le sujet de la pièce dont les Lilliputiens viennent de donner, dimanche soir, la première représentation; nécessairement le sujet est féérique; les Lilliputiens vont chercher le trésor au fond de la mer et finissent par le trouver.

Puis, ce sont des ballets, des fêtes, des danses, des représentations théâtrales, plus intéressantes les unes que les autres.

Il faut voir le petit Franz Ebert et son diminutif compagnon, Adolf Zink, figurer tour à tour comme matelots, comme soldats, comme voyageurs, comme héros de la guerre Hispano-Américaine; puis Ebert se transformant en chef d'orchestre et conduisant ses musiciens avec plus d'aplomb que Souza.

Tous ces petits bonshommes et ces petites bonnes femmes sont réellement très amusants et attirent la foule au Tulane, depuis dimanche. Il faut aller voir les ballets de ces enfants qui dansent à ravir, au milieu d'une mise en scène éblouissante. C'est une véritable féerie.

Théâtre Crescent.

Au Crescent, première du "Secret Service", une des pièces les mieux charpentées, les mieux montées de Wm Gillette. On sait que les théâtres, actuellement, au Sud comme au Nord, prennent volontiers des allures guerrières. C'est, en effet, une aventure de guerre qui est le sujet du drame "Secret Service". Sans le dire d'une façon précise dans la pièce, l'auteur penche plutôt du côté du Sud que du côté du Nord—ce en quoi nous croyons qu'il a raison. Le personnage odieux du drame est un soldat du Nord. C'est une pièce toute entière d'action, bien jouée par des acteurs d'élite; elle fera évidemment beaucoup de plaisir: la foule qui remplissait le théâtre, hier soir, nous le prouve.

Nous citerons surtout le jeu de M. Byron Douglass, qui a pris la succession de l'auteur, Gillette, dans le rôle principal, et a déployé, comme acteur, de plus grandes qualités que ce dernier.

---

maigre, noire, marquée de la petite vérole et coiffée d'un bonnet à rubans verts, vint ouvrir. Elle tenait à la main un volumineux cahier formé de feuilletons découpés et cousus.

L'homme se découvrit poliment:

—Ai-je l'honneur de parler à la propriétaire de cet immeuble?

L'organe avait un accent nasillard, mais la diction était soigneuse et l'intonation recherchée.

La femme posa son feuilleton sur une commode et esquissa un sourire qui trahit les vides de sa mâchoire.

— Parfaitement, monsieur; c'est moi.

Le paletot noisette se courba cérémonieusement.

—Permettez moi, madame, avant d'entrer en affaires, de vous offrir mes compliments. Je dis "avant d'entrer en affaires", car je me présente à vous avec l'espoir de trouver, dans votre immeuble, le logement que je cherche.

—A vos ordres, monsieur.

—Je voudrais une chambre ayant fenêtre sur la rue.

—J'en ai deux vacantes, monsieur, et je suis prête à vous les faire visiter.

L'homme déposa sa valise dans un coin:

—Je vous suis, madame.

La propriétaire prit un trousseau de clefs accroché à sa cheminée, et, traversant le corridor, s'engagea dans un sombre escalier, après avoir fermé sa porte.

Le paletot noisette monta derrière elle.

La première chambre visitée avait une large fenêtre sur la rue par où les rayons du soleil entraient gaiement pour s'éparpiller sur les murs, parmi les bouquets criards du papier.

A travers les rideaux de guipure de la fenêtre, on voyait, juste en face, la devanture rouge du bureau de placement. L'homme fit le tour de la chambre, inspecta le lit, la commode de noyer, la table de toilette, et déclara, d'un air satisfait:

—Je crois que je me plairai assez dans cette pièce.

Le prix fut alors débattu. On tomba d'accord à vingt francs par mois, service compris.

La propriétaire et son nouveau locataire redescendirent ensuite au rez-de-chaussée.

L'homme au paletot noisette, visiblement heureux du marché qu'il venait de conclure, se laissa aller à un mouvement d'expansion:

—Décidément, ce quartier me convient à merveille. Avoir à cent mètre de chez soi la fameuse basilique de Saint-Martin, où, pendant des siècles, toute la chrétienté vint en pèlerinage; et la tour vénérable où repose le corps de l'impératrice Luitgarde femme du grand empereur Charlemagne! Quel sujet de méditations pour le philosophe!....

La propriétaire semblait ravie. De sa main main maigre, elle lui tendit gracieusement un registre à colonnes et une plume humectée d'encre.

—C'est une formalité exigée par la police monsieur. Voulez-vous avoir la bonté de répondre vous-même au questionnaire obligatoire?....

—Avec plaisir, madame!

Il prit la plume, s'installa sur la commode, et gravement, comme s'il accomplissait un acte important, il traça sur le papier jaune du registre les syllabes de son nom, entourées d'un ingénieux paraphe à volutes compliquées: "Isidore Bourdillon". Puis, plus loin: "Quarante-cinq ans, professeur de belles-lettres".

La propriétaire, qui regardait par-dessus son épaule, joignit les mains et s'écria:

—J'avais deviné, monsieur, par votre seule conversation, que vous touchiez, de près ou de loin, à la littérature!....Que je suis heureuse d'avoir un locataire tel que vous! Vous saurez, monsieur, que la littérature a été la seule passion de ma vie....

Et, de son doigt pointu, elle montra comme preuve le feuilleton déployé sur le marbre de la commode.

Le professeur fit un signe d'approbation.

—Cela témoigne que vous êtes un esprit élevé, madame.

La vieille rectifia:

—Pas "madame", mais "mademoiselle".... Mlle Borniche...

Le paletot noisette s'inclina derechef, galamment.

—Vous pouvez prendre possession dès maintenant de votre chambre, monsieur.

—C'est ce que je vais faire, mademoiselle.

Isidore Bourdillon déposa sur la commode un louis de vingt francs, prix du premier mois de location, et, saisissant sa valise, reprit le chemin de l'escalier.

Quand il fut arrivé dans sa chambre, il ferma minutieusement la porte à clef, posa la valise au bas du lit, et vint se poster près de la fenêtre, à califourchon sur une chaise basse.

La guipure bon marché des rideaux était transparente. On voyait parfaitement tout ce qui se passait dans la rue.

Le "professeur de belles-lettres" commença par quitter ses lunettes qu'il serra méthodiquement dans un étui de buis. Puis d'un regard circulaire, il inspecta les environs.

Le bureau de placement d'en face avait pour voisinage, d'un côté, une boulangerie, de l'autre, un cabaret.

La boulangerie ne parut nullement intéresser le locataire de Mlle Borniche. Il examina au contraire avec soin le cabaret.

C'était une vieille maison à pignon aigu, écaillée d'ardoises. Le rez-de-chaussée était en retrait et, sous la saillie du premier étage, une table et deux chaises semblaient solliciter les consommateurs. La maîtresse-poutre du premier étage portait: "Comptoir continental."

L'homme convergea alors toute son attention sur le bureau de placement. Il déchiffra d'abord toutes les inscriptions jaunes qui garnissaient les volets rouges de la devanture. Au-dessous de: "GRAND BUREAU DE PLACEMENT AUTORISÉ POUR LES DEUX SEXES" une ligne de lettres plus fines s'allongeait: "Sous la surveillance de M. le Préfet d'Indre-et-Loire. Puis venaient, en colonnes serrées, de longues énumérations, par ordre alphabétique: "Bonnes à tout faire, bonnes pour hôtels et cafés, caissiers, cochers, comptables...."

Un bruit interrompit le professeur dans sa lecture.

Juste au-dessus de l'enseigne du bureau, une fenêtre s'était ouverte: une fille rousse, vêtue d'une camisole blanche, était apparue. Elle bâilla, se frotta les yeux, comme une personne qui sort du lit, et, se penchant sur l'appui de son balcon, elle regarda au bas d'elle, dans la direction du "Comptoir continental," dont elle put apercevoir la table extérieure et les chaises vides.

Les yeux étincelants du professeur ne la perdaient pas de vue.

Après être restée au balcon une dizaine de minutes, elle rentra, et, laissant sa fenêtre ouverte, procéda à sa toilette du matin. Elle se débarbouilla, se peigna....

Elle revint alors au balcon. De nouveau elle se pencha et regarda vers le "Comptoir continental." Un sourire moqueur plissa ses lèvres, et, vivement, elle se retira.

Isidore Bourdillon avait suivi la direction de ce regard. Il ne put retenir un mouvement de contrariété.

Une des chaises du "Comptoir" était occupée par un homme à moustaches grises, dont la longue pélerine, d'aspect militaire, tombait jusque sur les genoux. De minute en minute, il levait sa tête coiffée d'un large chapeau vers les fenêtres du bureau de placement. Le patron du Comptoir parut, et, sur la commande du client, apporta un verre de liqueur orangée, puis retourna à ses occupations.

Le consommateur trempa à peine ses lèvres dans le verre. Il avait évidemment d'autres préoccupations.

Une grande demi-heure s'écoula.

A la fenêtre de Mlle Borniche, le locataire, embusqué derrière son mince rideau, n'avait pas bougé.

En face, la fille rousse, toujours en camisole, s'était assise et lisait un journal qu'on venait de lui monter.

Au comptoir, le client avait fini son petit verre. Il déposa quelques sous sur la table, et partit.

Isidore Bourdillon se leva. Il jeta un dernier regard sur la fille du bureau de placement, absorbée dans sa lecture; et, sortit de sa chambre dont il referma la porte, remit ses lunettes, descendit doucement l'escalier et se glissa dans la rue.

La rue des Trois-Pavés-Ronds est très courte. Le client du "Comptoir continental" avait déjà eu le temps de disparaître.

Bourdillon n'hésita pas. De sa démarche tranquille, il eut bientôt atteint, à son tour, l'angle de la rue. A trente pas devant lui, l'homme à pèlerine et à large chapeau s'éloignait.

Le professeur de belles-lettres le suivit longtemps.

On atteignit enfin une place isolée, plantée de platanes....

Le paletot noisette s'approcha alors de la pèlerine, jusqu'à la coudoyer.

—Monsieur Brisefer;

D'un geste brusque, la pèlerine se retourna.

(A continuer)

Sirop calmant de Mme Winslow.

Ce sirop a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIONS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION, avec un SUCCÈS PARFAIT. Il CALME L'ENFANT, AMOLLIT SES GENCIVES et SOULAGE les DOULEURS, GUÉRIT LES COLIQUES, c'est le meilleur remède pour la diarrhée. En vente chez toutes les pharmacies dans le monde entier. Soyez sûr de demander le "sirop calmant de Mme Winslow"; n'en prenez pas d'autre. Vingt-huit sous la bouteille.